



ABONNEMENTS, FRANCE

Un an 6 fr.
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

BUREAUX, 31, Rue Cadet, Paris

OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A MIDI

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un an 8 fr.
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Toujours la Mistoufle, nom de dieu !

HORRIBLE SUICIDE DE DEUX PAUVRES BOUGRES

Chabanais dans les églises de Pont-Audemer et Romans

Tringlot Mariole



LA GRANDE DÈCHE

La plupart d'entre nous, on a une bonne dose de je m'enfoutisme : on gueule contre la société, — mais, quoi que ça, nom de dieu, on la subit ! Ça tient à une chose : c'est qu'on ne voit pas la centième partie des horreurs qui se commettent.

On patiente, attendant une occase favorable : « Elle est bien vache, la société, qu'on se dit, on y vivote pourtant, tant bien que mal... »

Ah, si l'on savait tout ! Ah malheur ! notre sang ne ferait qu'un tour, et on sauterait à la gargamelle des richards, sans crier gare.

On organiserait une chasse aux jean-foutres, bougrement fadée : ça serait autrement sérieux que les battues que l'on fait dans les bois pour démolir les loups.

Seulement, voilà : on ne se doute pas de toutes les mistouffles qui s'endurent !

Surtout dans ce putain de Paris. C'est si grand qu'un purotin n'y tient pas plus de place qu'une tête d'épingle.

A deux pas de nous, dans la même piôle, peut-être qu'il y a une famille avec une liaulée de gosses, — tout ça crevant de famine !

Et on bouffe en pères tranquilles !

A quoi que ça tient, nom de dieu ?

Ça tient à une chose : c'est que les jean-foutres de la haute n'aiment pas voir la purée : ça troublerait leur digestion.

Alors, savez-vous, ils nous ont introduit dans les boyaux de la tête une chiee d'imbécilités.

D'abord, la honte d'être misérable.

Quand on est mal frusqué, on se cache ; on va se fourrer dans un trou crainte d'être relégué.

On aurait violé deux douzaines de gosses, comme Rabaroust, qu'on serait moins honteux que de pas avoir de croquenots à se foutre à aux pieds.

Le déchar d est résigné à tout, nom de dieu ! Au temps où il était à la hauteur, il a tellement entendu seriner de gnoleries contre la Misère, qu'il se croit un grand coupable.

Ce qui donne aux malheureux le coup du lapin, c'est la sacrée morale qui résulte de ces menteries qu'on nous fait gober.

Pour bouffer, faut une autorisance. Cette autorisance, c'est la pièce de cent sous ! Sans pognon, pas méche de tortorer, faut clamser.

Eh bien, non, pas vrai, ça ! Pour bouffer, y a pas besoin d'autorisance :

suffit d'avoir un ventre avec des tripes vides.

Y a pas, nom de dieu! Les bons bougres ont autant le droit à s'emplier qu'à se vider.

Quand j'ai besoin de poser culottes, je vas pas chercher midi à quatorze heures : je chie!

Pour tortorer, c'est kif-kif! On n'a pas plus le droit de nous coudre le bec, qu'on n'a droit de nous foutre un tampon au trou de balle.

Ah, si une fois pour toutes, le populo s'introdufibilisait ces idées-là, y aurait bougrement moins de miséreux.

La mistoufle, au lieu de nous rendre honteux, nous rendrait rageurs.

Pas de danger alors, qu'on aille s'enquiller dans un trou pour y crever comme un pèteux.

Pas de danger non plus, qu'on soit assez avachis pour mendigoter au coin des rues.

Non, non! Foutre non!

« J'ai faim, faut que je bouffe!... » qu'un chacun se dirait.

Et en peinarde, on s'entrerait partout ou y a de la boustifaille. Turellement, pour le prix, on choisirait les bons coins. C'est ça qui serait galbeux, de voir des purotins s'enquiller chez Brébant, et de les entendre réclamer tranquillement : « Garçon... un bifteck aux pommes!... »

Ce qu'on ferait pour la croustille, on le ferait pour les frusques, les ripatons et tout ce qui s'ensuit.

« Mais, que vont dire les pocheteés, à quoi que ça mènerait? » Je vas vous le dévoiser :

Certainement que les jean-foutres ne laisseraient pas les gas s'approvisionner en peinarde. Non! Des sergots radineraient et voudraient foutre les perturbateurs au clou.

Et puis après?

Y aurait-il assez de sergots pour entoiler tous les décharde? Assez de prisons pour les coller dedans? Assez de jugeurs pour les condamner?

Turellement que non!

Du coup, il arriverait ceci : c'est que le populo se rendant enfin compte de l'horrible quantité de mistoufle qu'on endure, se foutrait bougrement en colère, et illico, casserait toute la vieille baraque!

..

Et savez-vous, les camaros?

Finie la mistoufle! On ne verrait plus d'affreusetés pareilles à celles que je vas vous conter :

Au 89 de la rue Beaubourg (l'ancienne rue Transnonain,) vivotaient un pauvre bougre d'ouvrier gainier et sa compagne.

C'était un bûcheur que le type. Seulement, il avait la déveine d'être paralysé des guibolles; c'est dire que malgré ses efforts il évitait la famine tout juste.

Quelle vacherie que cette société!

Nom de dieu, c'est abominable que les gas robustes crévent la faim! Du moins les richards ont un semblant d'excuse : « Ils n'avaient qu'à chercher du travail!... » Bougres de salops, comme s'il n'y avait qu'à se baisser pour en dégotter!

Mais, quand c'est un estropié, un pauvre bougre de béquillard, y a pas d'excuse possible!...

Marest et Léonie se gobaient bougrement : ça leur foulait un peu de baume au cœur.

Léonie se démanchait tant qu'elle pouvait : c'est elle qui faisait tout le trimballage, allait chercher et rapporter l'ouvrage.

Ah ouat, ils n'arrivaient jamais à rien! Des fois, Marest, lâchait la bonde : « Putaine de vie, qu'il faisait un jour à un voisin, comment foutre pour arriver à joindre les bouts?... Un patron ne voudrait pas de moi. Je suis infirme, j'ai l'air d'un mendigot... Faut donc que je turbine chez moi. Et dame, y a pas gras!... »

Foutre non, y avait pas gras! L'avant dernière semaine, Marest et Léonie gagnaient tout juste sept balles; les huit jours qui suivirent, c'est à peine s'ils décrochèrent une pièce de de cent sous!...

« Vivre comme ça, c'est pas vivre, que les malheureux se dirent un soir, plutôt crever!... »

Samedi dernier, la veille de Pâques, ils plantèrent deux clous dans le mur et y accrochèrent deux cordes bien savonnées.

Léonie passa elle-même le nœud coulant au tour du cou de Marest. La corde trop faible péta, et le béquillard tomba sur le parquet. Y aurait pas eu mèche qu'il se foute sur ses pattes si Léonie de l'avait pas aidé.

Ce coup raté les avait émotionné; après s'être un peu remis, ils cherchèrent un meilleur truc : ils amenèrent un réchaud au milieu de la carrée, allumèrent ce qui leur restait de charbon de bois; puis ils se collèrent sur le pieu...

Quarante-huit heures après, les voisins entendirent des gémissements; ils enfoncèrent la lourde : c'était le béquillard qui revivait!...

Pour ce qui est de Léonie, elle était morte, et bien morte, nom de dieu!

Une fois qu'on eût fait revenir Marest à lui, on le questionna. Il raconta toute l'histoire, sans manquer de rengainer : « Je suis honnête... je ne dois pas un sou à personne... »

Et, voilà la gnolerie, nom de dieu! On est tellement farcis de rengaines bourgeoises, qu'on veut être honnête quand même, — quitte à en crever!

Sacré mille tonnerres! Faut se foutre dans le ciboulot que la première honnêteté, c'est de vivre!

Si on n'a pas de quoi, y pas à se gêner, foutre! Faut prendre où il y a...

Pensez-vous que Léonie et Marest n'auraient pas mieux fait de se caller les joues que de s'escoffier comme des andouilles?

Les camarluches, j'ai pas besoin de vous dire que Marest revenu à lui a été illico foutu au bloc.

La garce de société que nous subissons est vache à ce point-là :

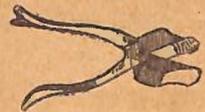
« Tu ne boufferas pas si tu n'as pas le sou; sinon gare! T'auras du clou... qu'elle nous dit.

— Si c'est ainsi, je vas me détruire! rebiffe le purotin.

— Te détruire?... Je ne veux pas! En prison!...

— Alors quoi! que faut-il que je foute? lamente le purotin...

... Eh l'ami, vaudrait-il pas mieux l'emplier la panse? Et au lieu de le détruire, démolir les richards et tous les jean-foutres qui causent la misère?



PAUVRES FILLES!

Un camaro de Grenoble m'envoie un flanche dont a accouché le commissaire central de l'endroit, et qu'un canard a publié.

La chose mérite un coup de gueule, nom de dieu!

C'est de nos frangines qu'il s'agit, de ces pauvres bougresses, séduites par leurs salops de patrons, qui crevant la dèche, et ne trouvant plus de turbin au natal, rappiquent à la ville. Là, pour du boulot, c'est comme des dates, et les malheureuses pour ne pas crever, sont forcés de faire la retape.

Le quart d'œil fait le recensement des pauvres tyresses de Grenoble. Et en passant il constate qu'il y en a une tapée qui sont emberlificottées par des racoleurs qui leur promettent le Pérou, et les collent dans des brasseries ou on les exploite affreusement.

Oh, les camarluches, n'allez pas croire que le sale chameau qui constate la chose, s'appitoie sur le sort des pauvres bougresses. Ah, mais non! Il n'est pas bourgeois pour des prunes.

Il pleure comme un veau, sur les « hommes dans l'aisance dont-elles détruisent la fortune et la santé. »

C'est bien fait, nom de dieu! Je voudrais bien qu'elles en empaument encore davantage : ça ferait de la charogne de moins!

Mais, bougre de moule, tu nous dis que ces pauvres gonzesses ne sont fréquentées que par des types calés; c'est donc eux qui leur foutent les horribles maladie qui les envoient à l'hôpital? Oui, c'est à ces cochons de proprios, de rentiers, d'enjuponnés, qu'on devrait s'en prendre!

Oui, sale ganache! T'as beau dire que les filles sont « les êtres les plus dangereux de la société » on n'y coupe

pas. D'autant plus que tu te contre dis, en déclarant « qu'elles auraient fait un jour de bonnes et honnêtes mères de familles... »

A qui la faute, s'il n'en a pas été ainsi ? Aux patrons qui les ont séduites ; aux racoleurs qui les ont embobinées ; aux charognards de la haute qui les ont corrompues.

Tout ça, c'est les vrais coupables : c'est eux qui sont dangereux, et c'est à eux qu'on s'en prendra, nom de dieu !

Laisse pisser le mouton et t'en veras de belles.

Ah, tu pleurniches sur les gens dans l'aisance qu'attrapent des maladies...

Craîns rien, on te les guérira tes salopiôts... et radicalement ! On te les foutra dans des fosses ou ils seront bougrement à l'aisance ; ils pourront barboter dans la marchandise...

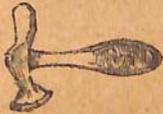
Du coup, t'auras plus à craindre pour leur santé !

Mais aussi, nom de dieu, ça sera fini et bien fini : après avoir foutu à cul la vache de société, ou nos frangines servent de matelas aux jean-foutres de la haute, ça changera.

Les bonnes bougresses deviendront de chouettes mères de famille.

Pourquoi ?

Parce qu'on aura foutu dans la merde les patrons, les proprios, les enjonnés... et toi avec !



SUS AUX RATICHONS !

Ah, mille tonnerres, faudrait qu'un peu partout il s'emmanche des réceptions, pareilles aux deux que je vais conter aux aminches.

Du coup, la cléricalle ne serait pas longue à baisser le caquet. En attendant qu'on lui serre le kiki pour de bon, — l'empêcher de brailler, ça serait toujours un riche commencement.

Et, sacré pétard, ça serait d'autant plus utile, que ces salops de cafards se grouillent vraiment.

Ils sentent que le populo leur échappe, et dame, avec le populo, c'est la boustifaille qui s'en va-t-aussi. C'est si bon de se goberger à rien foutre, qu'ils trouvent un cheveu, au changement qu'ils prévoient !

Aussi, ce qu'ils se démanchent pour embobiner les ouvriers et les faire rappliquer dans leurs églises. Ils usent de tous les trucs ; ils se foutent tous les masques sur la tronche : ils sont républicains, sociaux : Ils sont tout ce que vous voudrez... Pourvu que vous coupez dans leurs ponts !

Il leur est d'autant plus facile de se faire bien venir des ouvriers, que les patrons les gobent bougrement : là ou y a de la religion, les prosos sont mous comme une chique : des avachis, quoi ! Or, les singes aiment ça.

Par le temps qui court, y a des trifouillées de patelins où les bons fieus courbent l'échine, n'osant pas se rebiffer, crainte que les prêtres ne leur enlèvent le pain de la bouche.

Pardine, on sait bien que les gas ont

de la rage au ventre, et que s'il arrive un coup de chien sérieux, ils seront pas longs à foutre la jésuitaille à l'é-gout.

Mais d'ici là, ils endureront la vermine !... Ça ne suffit pas, nom de dieu !

Or donc, c'est aux zigues à poil, que les rosseries n'effarouchent pas, de cogner dur sur les ensoutanés.

Qu'ils y aillent dare-dare, mille dieux, et qu'ils changent pas de main !

**

Ceci dit, j'en reviens aux charivaris dans les églises.

A Romans, ça remonte à un bout de temps déjà, les curés avaient, durant le carême, convoqué leurs paroissiens à venir tous les soirs, à 8 heures ; histoire d'entendre la parole de Dieu.

Parait que la parole de Dieu ne plait pas à tous les paroissiens. Y en a que ça fait brailler ; ça produit sur ceux-là le même effet que la musique sur les cabots.

A preuve qu'un soir, une floppée de bons bougres se sont foutus à chanter et à pousser des : « Vive l'Anarchie ! » épastroillants.

Dame, ça faisait du fouan ! Le suisse, les ratichons, toute la sainte-putasserie, voulaient expulser les gas.

Mais eux, sans s'épater, ont entonné à pleine gueule la *Carmagnole* et le *Père Duchesne*.

Le plus gros des ratichons a voulu poser sa patte sale sur une bonne bougresse qui voulait foutre carrément

La Vierge à l'écurie,
Le Christ à la voirie,
Et le Saint-Père au Diable...

Il n'y est pas revenu à deux fois : il a reçu en pleine figure une mornifle très hurf !

Pour ce qui est des bigotes, elles piaillaient comme des pies borgnes et se bouchaient les oreilles...

**

A Pont-Audemer, vendredi dernier, ça a été aussi bougrement galbeux.

Il devait y avoir du flaflo : d'abord un ratichon devait faire « l'avocat du diable » et se laisser engueuler par l'autre, « l'avocat du bon dieu ».

Ensuite, il devait y avoir une procession de fillasses, avec une chemise par-dessus leurs jupons, et une chandelle à la main...

Dès l'ouverture, le bakanal a commencé. Les bons fieus du patelin braillaient à pleine gueule, tout en barbouillant de croix rouges la chemise des fillasses.

Ah, le fouan a marché bon train ! Tellement bon train, nom de dieu, qu'il n'y a pas eu mèche que la cérémonie continue.

Les ratichons se sont tirés, et les bigotes se sont rentrées à leur piaules en faisant des signes de croix à n'en plus finir...

**

Voilà qui est rupinskof, foutre !

Faudrait pas que ça marche longtemps de ce train, pour que les ratichons soient seuls à faire les pantins dans leurs cahutes désertes.



PRISONS POLITIQUES

Soyez tout ce que vous voudrez dans les prisons républicaines, mais nom de dieu, gardez-vous d'être prisonnier politique.

On nous rengaine toujours que la Bastille était ceci ; que la Bastille était cela ; qu'à la Bastille, Latude a moisi dans un abominable cachot pendant 35 ans...

Nom de dieu, je défie le type le plus solide, le mieux râblé, de résister 35 ans, aux prisons d'aujourd'hui... A moins de s'appeler le Prince Gamelle !

Mais, quand on est tout bonassement un bon zigue, ayant donné son coup de main à la Sociale, si on reste plus d'une demi-douzaine d'années dans les prisons républicaines, on a bougrement de chances de n'en sortir que les pieds en avant.

Quelle vie, nom de dieu, que celle-là : y a de quoi s'en foutre la tête contre les murs !

D'abord, y a pas mèche que vous fassiez fixer quoi que vous êtes. Vous réclamez quelque chose : « Nous regrettons, qu'on vous fait, impossible, vous n'êtes pas prisonnier politique... »

Deux jours après, vous réclamez autre chose : « Impossible, qu'on vous réplique, vous êtes prisonnier politique, et non pas de droit commun... »

Mais, vous m'avez dit le contraire avant-hier?...

— Oh non, vous n'avez pas compris. »

Et c'est tout le temps comme ça ! Vous êtes *politiques* ou *communs* suivant les moments : mais, c'est toujours à votre détriment.

**

Un bon copain, Pierre Martin, qui fait son temps par là-bas, du côté de Gap, sait pour l'instant de quoi il retourne.

Quand on est là, bouclé, tout seul, ça vous travaille bougrement.

Les moindres bricoles paraissent des montagnes ; des couillonades auxquelles on ne ferait pas attention si on était libres, semblent d'énormes machines.

Et les grosses légumes de ces infectes boîtes, directeurs et autres, le savent bien, nom de dieu !

Oui, ils savent que tout est calculé pour torturer les malheureux qu'ils ont dans leurs pattes. Ils savent qu'un coup d'épingle vaut un coup de poignard, — et ils ne se privent pas d'en donner des coups d'épingle ! Foutre non.

Ainsi, Martin, il est aujourd'hui traité d'une façon dégoûtante : il en endure de toutes les couleurs.

Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas voulu continuer à se laisser voir par les richards de Gap, kif-kif à une bête curieuse.

C'est ça qui est exaspérant, pour le gas qui l'endure!

Sans quoi ni comme, la porte se déverrouille, et les beaux messieurs entrent, comme dans une écurie. Ils vous reluquent de tous les côtés, on dirait d'un phénomène : « Très drôle, il a le nez fait comme nous, ... et les cheveux... »

Ces birbes n'ont pas ça de cœur, dans le ventre ! C'est des bourgeois.

Tant que les petites visites ont duré, Martin a pu avoir quelques livres. Maintenant, bastha !

Tout dernièrement, le directeur de la 22^e circonscription, lui annonça verbalement que le ministre avait donné l'ordre de le mettre au régime politique, et qu'il recevrait des livres, des publications, quelques journaux, etc.

Vous pensez si le copain était en joie. Va te faire foutre ! Le gaffe vint lui annoncer qu'il venait de recevoir l'ordre du directeur de ne laisser passer aucun écrit pour le condamné Martin et de le maintenir au régime commun.

C'est-y que le ministre a changé d'avis, ou bien c'est-y que le directeur prend ça sous son bonnet ?

Que ça soit l'un ou l'autre, c'est toujours une crapulerie.

Voyez-vous, les aminches, si vous voulez être bien traités dans les prisons républicaines, soyez prince comme Gamelard, ou bien violez des petits garçons comme un magistrat.

Mais, nom de dieu, ne soyez pas anarcho !



COUPS DE TRANCHET

Ministre escoffié. — Dans un patelin qui est la bouteille à l'encre de l'Europe, en Bulgarie, dans la ville de Sofia, l'autre soir un ministre a été escoffié à coups de revolver.

Ça s'est passé en pleine rue.

C'est jamais qu'une charogne de moias, nom de dieu !



Du même tonneau. — Autre charogne, démolie comme une merde, — en Allemagne, cette fois.

C'est un roussin russe, qui avait été expédié pour surveiller les sociaux polonais.

On a dégotté sa sale carcasse au coin d'un trottoir d'une petite ville.

Mille bombes, si cette mode se généralisait d'estourbir les mouches, ils deviendraient bougrement difficiles à recruter.



Bien mouché ! — A Châlons, un joueur interrogeait un pauvre bougre de mendigot.

— Quoi que vous faites ? qu'il lui demande.

— Je suis, répond le gas, fabricant de muselières pour la magistrature !

— Comment... Répétez un peu ?

— Dites donc ! Je suis pas un avocat, pour répéter deux fois la même chose.

Turellement, les camaros, les marchands d'injustice l'ont fadé. Oh, ils n'y ont pas été avec le dos de la cuillère !

Quinze jours pour mendigotage et trois ans pour outrages à leur vacherie...



En Italie. — Ah malheur, ils n'y vont pas de main morte, les salopiards de par là-bas.

Ils viennent de faire toute une trifouillée d'arrestations, à Rome et à Milan.

Turellement, c'est pas les sociaux à la manquez à qui on cherche des poux dans la tête.



Neuvième lettre

« Dites donc, l'ancien, vous allez enfin nous dire ce que sont cette Anarchie, cette Révolution, cette Sociale, dont on vous entend jaspiner à perpète ? »

C'était un gas déluré, le petit Doguin, flanqué de ses deux aminches, le grand Pierre et François, qui m'entreprenait de la sorte, dimanche après midi, devant la porte du Bon Coin.

— Bravo les jeunesses ! que je fis, les curieux comme vous autres, je les gobe : car, lorsqu'on connaît la Sociale on en pince bougrement pour elle, kif-kif comme on en pince pour les filles, à votre âge, dès qu'on s'est frotté à leurs cotillons.

On va vous répondre, subito presto ! mais, nom de dieu, pour faire notre brin de causette, allons nous foutre à l'ombre, et lamper une bouteille en même temps... Eh, mère Pigasse, un kilo et quatre verres !...

Je sais foutre bien, les enfants qu'on vous a dit, pire que pendre, des anarchos : c'est des partageux, des brigands, des pillards, que disent les jean-foutres... saloperies que tout ça, qu'ils dégoillaient pareillement des républicains, il y a quinze ans à peine.

Ça prouve qu'ils sont rudement emmerdés ces salopiards. Mais, foutre, écoutez ce que veulent les bons bougres, car le fils de ma mère, qui en est un, en sait quelque chose, et ne vous dira pas de menteries.

La Terre, cette bonne mère, qui ne nourrit seulement pas les types d'attaque qui la fécondent, mais malheureusement aussi, une floppée de feignasses et de gourgandines de haute futaie ; la

Terre, ne nous donne la boustifaille et des matières premières, pour fabriquer nos frusques et nos piaules, que parce que nos paternels, et les paternels de nos paternels, l'ont défrichée ; qu'ils ont foutu les marais à sec, fait des routes, et bâti villasses et des petits pays. Sans ça, tonnerre de dieu, il ne pousserait que des ronces et des broussailles, et nous serions des sauvages, pareils, à ces négros que vous avez vu bouffer des coquilles de noix et de la viande crue, aux foires de la Barthelasse.

Et maintenant, mille bombes, c'est bien les pauvres campluchards qui seuls font pousser les moissons ; sans eux, ni pain, ni viande, ni laine, ni foutre, ni rien ! Et pourtant, bon dieu, ils patissent et brament de faim ; tandis que les messieurs, ces gros saligauds, s'empiffrent des montagnes de boustifaille et boivent, à s'en faire péter la sous-ventrière, les meilleures vins du monde ; ils passent l'hiver à la ville, chaudement emmitoufflés, dorlotés par leurs bobonnes et leur valetaille. Et l'été ils radinent à la cambrousse galvauder dans leurs parcs et leurs garennes, emmerder leur monde, et se débarasser de leur graisse de cochons, en pratiquant le droit de cuisson sur les girondes bougresses de la ferme.

Pourquoi donc, mille pétards, qu'eux autres qui ne foutent rien, ont tout, et que ceux qui font tout, n'ont rien de rien ?

Pourquoi donc, comme dit le proverbe campluchard, ceux qui travaillent bouffent de la paille, et ceux qui ne foutent rien bouffent du foin ?

C'est une dégoutation, canaille de dieu ! Mais, c'est comme ça, foutre : toute la terre est aux richards.

Voyez seulement dans notre commune de Janticot : ce vaurien de Mistenflûte, tient un quart de la commune. Sait-il seulement ce que c'est qu'une bêche ?

Et Capdeporc, savez-vous les gas, d'où viennent ses richesses ? Son grand père, intendant du Mistenflûte qui eut le cou coupé en 93, et qu'il avait pas mal ratiboisé, était un ancien brave homme du temps des assignats. Son fils, pas bâtard, prêtait sur réméré et à 100 pour 100. Qui sait les familles qu'il a ainsi foutues sur la paille à Janticot, à la Barthelasse, à Bramepan et à Terfort ? Et lui, vous le connaissez le joli coco, et vous savez que le peu qu'il vaut ne l'empêche pas de courir.

Quand à ce grand escogriffe de Mascouyounat, c'est en volant pire que dans un bois, les peinaros de son usine de Gautelire, qu'il a pu acheter un tribunal, et pour un morceau de pain, les propriétés des Sangosse et des Javelle, — des familles qui se sont ruinées, voulant péter plus haut que leur cul.

En plus, foutre, il a hérité d'une grosse fortune que lui a laissé un salop d'oncle de Paris, qui en 70 vendait, par patriotisme, à nos troubadés, des souliers de carton et des balles de papier mâché.

Après eux, y a maîtres Bareyre et Hameloufe, Labousigue et Traytin. Ceux-là, ont pas mal de terre, mais rongée par l'hypothèque, comme du vieux mérinos par les mites.

Quant à nous, petits possesseurs, c'est

y nom de dieu, la peine d'en parler ? Entre tous, on a peut-être un quart des terres de Janticot... et quelles terres foutre !...

Mais je m'aperçois, Père Peinard que ma babillarde s'etire ; je renvoie à dimanche, la suite de ma causette avec les trois copains.

LE PÈRE BARBASSOU.



Tringlot mariole

— Eh, Père Peinard, viens donc, qu'on liche une chopotte ; j'ai quèque chose de rupin à te jaspiner.

— Tu parles de chopine, l'ami. Présent !

En douce, on va s'installer chez le bistrot, et je m'enquille sur la banquette, vu que mes fesses aiment bougrement les douceurs.

Illico, le picton avait rapliqué, et après s'être rincé un brin la dalle :

— J'écoute l'ami, dégueule ce que t'as sur la conscience.

— Voici, c'était le soir du 18 Mars...

— Oh, oh ! L'autre mercredi. Alors, ton histoire doit être du nanan, du moment que ça s'est passé le 18 Mars... un jour ou les camaros de tous les patelins trinquaient à la Sociale... ça ne peut être que rupin... Mais zut, si je bavasse à tous coups, t'auras pas fini dans six semaines : continue l'ami, je fais le mort.

— Tu sais que je perche aux environs de Paris, et que tous les soirs je prends le train ouvrier à la Bastille. Ce soir là, dans la salle d'attente, à trois pas de moi, se tenait planté un troubade, attendant comme les frères et amis, qu'on nous ouvre les portes.

Voilà qu'un capitaine d'artillerie qui était dans la salle d'attente de 1^{re} classe reluque le simple soldat. Rossard comme tous les gradés, il cherche si le pioupiou n'était pas en faute : « Votre ceinturon, sergionneigneur ! Tenue pas régulière, pourquoi, sale mufle ?... »

« Mais, capitaine, je suis en permission... »

On voyait, nom de dieu, que le sang lui bouillait, au troubade, et qu'il ne faudrait pas que le gaionné lui en dise long, pour empocher un « zutetmerde !... » avec une belle mornifle sur la tronche.

« Qué que c'est que ça !... Suffit pas une permission. Faut de la tenue. Votre matricule... »

Durant le jaspinage, le capiston avait radiné dans la salle d'attente des troisièmes, et tout en demandant la matricule, il foutait la patte sur le képi du gas, pour le piger au fond.

Heureusement qu'il avait à faire à un zigie pas foireux. D'un revers de main, le troubade fait rabaisser la patte au capiston, et s'esbigne dare-dare.

Tous les bons bougres présents s'ouvrèrent comme un seul homme pour le

laisser se fuiter, — tout en empêchant le gradé de trotter après.

Voilà qu'à la porte une andouille de sergent veut lui barrer le passage, ah, mon vieux, d'un coup de tête dans le ventre, il lui a foutu les quatre fers en l'air...

Arrivé dans la cour, le gas fait signe à un colignon : « Hé, l'ami, j'ai un galonné à mes trousses, déguerpis vivement... »

Et illico il saute dans la guimbarde.

Nom de dieu, on aurait dit que coccotte comprenait de quoi il retournait : on n'a jamais vu un fiacre décaniller avec tant d'entrain, il filait comme le vent....

Et voilà, Père Peinard, ça vaut-il le coup?... Et le plus chic, c'est que pendant huit jours, dans le train on n'a parlé que de ça... et qu'on est encore à trouver une pochete qui désapprouve le soldat....

— L'histoire est bath, l'ami, t'as bougrement bien fait de te déranger...

•••

Faut que les jean-foutres de la haute en fassent leur deuil ! Le respect des chefs, ça a fait son temps : c'est une casserole tellement vieille, qu'elle est trouée comme une écumoire !



Le Père Peinard en Province

A CAYENNE

Rethel. — Dans le patelin, y a une usine qu'on appelle Cayenne. Elle porte bien son nom, mille tonnerres ! C'est un vrai bagne.

Comme partout, les ouvriers crèvent à la peine ; et comme partout aussi, on ne rate pas une occase de leur rogner la paye.

En janvier, y a eu une diminution de 9 pour 100 sur les mérinos fantaisie et flanelle ; y a trois semaines, c'est sur les mérinos blancs qu'on a fait pareille diminution.

« Alors quoi, on va crever tout à fait ?... » que se sont dit ouvriers et ouvrières.

Tous en chœur, ils ont été faire une réclamation. C'est le garde chiourme en chef, le sale Pendard, qui les a reçus.

Poli comme un ours, il a gueulé après les pauvres bougres, disant que sur 150, tous c'est des paresseux, sauf une douzaine.

Les types ont été tellement épatés de s'entendre traiter de la sorte, que ce n'est qu'après, qu'ils ont songé au bassin du milieu de la cour.

« Crédieu, qu'ils rumaient, on a raté une bonne occase... quelle baignade, nom de dieu !... »

Ils s'en mordent d'autant plus les pouces, que retombés sous la coupe du Pendard, ils ne sont pas à la noce.

L'animal use de tous les trucs pour faire grêler les amendes ! Ainsi il n'est

pas rare qu'il grimpe sur les toits, pour pister à travers les vitrages, et voir s'il ne trouve pas un forçat en flagrant délit, afin de lui coller cinq ou dix sous d'amende !

Si à ce moment il recevait un coup de pied dans le cul qui l'envoie dinguer dans le tissage, la trouverait-il mauvaise ?

CHOUETTE RÉUNION

Rouen. — Quelques zigues du patelin avaient fait appel aux copains inconnus.

Une trifcuillée de bons bougres ont radiné, on s'est serré les phalanges, et on s'est fait part de ses réflexes.

Turellement on s'est foutu à jaspiner, et la converse a roulé ferme sur toutes les mistoufles qu'on endure.

Ah, nom de dieu, les copains ont soupé de toute la chiée des gouvernementaux, et de la clique qui les entoure.

Dame, qué qu'il y a drôle à ça ? Quand on a devant soi une trifcuillée de salops qui s'empressent les tripes au détriment des turbineurs, ça vous donne des envies de leur crever le ventre, et de foutre leur carcasse dans cent pieds de merde.

Eh, nom de dieu, ils ont raison les gas ! Il faut bien en finir avec la mistoufle ; il s'agit pas de pleurnicher la faim dans un coin de sa boîte à punaises ; vaut bougrement mieux reluquer où est le mal, et appliquer carrément le remède !

Pour ça, on sera jamais trop de zigues à poil. D'autant plus que ces bandits qui nous tiennent ne lâcheront pas sans rouspétance, et faudra leur arracher ça d'autor !

Après une chouette soirée, les camaros se sont serré la pince, se sont quittés, tout en se promettant de se revoir, nom de dieu !

SERGOT TROP PLEIN

Epernay. — Ça fait rogner la rousse de là bas, qu'il y ait un copain déluré pour gueuler mes flanches dans la rue.

Aussi, ils lui cherchent des poux dans la tête. L'un des flicks, soul comme la hurrique à Robespierre, l'agrippe dans la rue, l'autre dimanche.

— Ah, vous gueu-gueu-lez, le-le-Pè-Pè-Pè...

Il n'a jamais pu s'en sortir, nom de dieu ! Alors, il a voulu conduire chez le quart d'œil le copain, qui avait eu soin de se foutre aussi en règle qu'un papier de musique.

Turellement, tout en allant chez le quart, il a continué à brailler : « Vient de paraître, le Père Peinard... » Et sur le parcours, les gas de rigoler comme des baleines.

Chez le commissaire, ça a été une farce : le sergot ne pouvait dire une parole, et le gas le prenait de haut.

Si bien que tout à été fini par là...

Faut que les camaros se foutent bien ça dans la caboche : du moment qu'ils ont fait leur déclaration de colporteurs, y a pas, ni dieux, ni diables, ni flicks, qui puisse les empêcher de crier mes flanches !



RATICHONNERIE

Par le temps qui court, la prétraille se remue bougrement : on dirait des cure-étron dans une bouze de vache.

Ils appellent ça, le temps de Pâques, les cochons ! Si tous les bons bougres faisaient du fouan, kif-kif à ceux de Romans et de Pont-Audemër, ça prendrait une meilleure tournure.

Voyez-vous, les camerluches, quand on rumine bien, on arrive à ceci : c'est que, il ne faut pas discuter avec les ratichons, y a qu'à les écraser.

Il y a des centaines d'années que leur putaine de religion est reconnue pour n'avoir pas plus de valeur qu'un pet de lapin.

Et pourtant, nous la subissons, et d'une sacrée façon !

Pourquoi ? Parce qu'on laisse les églises debout.

C'est une gnolerie que de dire : on fera des conférences dans ces grandes piaules...

De la blague, nom de dieu ! Y a rien à en faire, faut les raser chouettement, sinon au prochain coup de chien on pourrait être roulé.

Les églises, nom d'un pétard, ça attire les esprits faibles, comme le miel attire les mouches.

Pour supprimer la superstition, faut foutre ces sales bicoques en bas.

Turellement, mille bombes, si on n'a pas eu soin de casser la margoulette aux richards et aux gouvernants, y aura rien de fait...

Malgré ce que je dégoise, je colle ci-dessous la babillarde d'un copain. Elle est d'actualité, car ils nous ont assez rasé ces cochons de ratichons, depuis quelques semaines, avec leurs frasques de putassiers !

Je te leur en foutrai des Pâques et des Rameaux, si je les tenais par la peau du cul... Accrochés au bout de branches de chênes, ils feraient pas mal comme rameaux...

Millau, 17 mars 1891.

Si tu savais, mon vieux Peinard, ce qu'il en est arrivé dans nos murs de sacs à charbon ! Oh, ils en fichent du tabernacle, tous ces derniers temps, et ça, pour nous préparer à avaler Gaspard, au jour de Pâques.

Perchés comme des macaques dans leurs tonneaux suspendus, ils ne cessent de corner qu'on ira rôtir comme des sardines, si l'on continue à turbiner le dimanche.

Quelle cocassité, nom d'un chien ! Mais vous êtes ceux qui triment le plus le dimanche, avec vos messes et vos vêpres !

Si vous voulez qu'on batte sa flemme, commencez donc par donner l'exemple !

Ah mais, vous êtes des couquinasses, et on ne nous roule pas facilement.

Vous voulez qu'on ne foute rien le

dimanche, simplement pour qu'on puisse venir à vos putains d'offices...

Et alors, pour nous foutre la frousse, vous nous baragouinez de l'enfer. Où donc qu'il perche ? C'est-y fait comme un fournil ? L'avez-vous vu ?

Puis, merde, votre enfer on l'a quèque part ! L'on tue, on va rôtir ; l'on n'assiste pas à vos simagrées, on va rôtir ; on bouffe du lard rance le vendredi, on va rôtir.

Quelle blague ! La même rotissoire pour des trucs si différents.....

Et braillards de malheur, comment ferez-vous entendre votre boniment aux pauvres bougres qui ont un métier où on ne travaille quasiment que le dimanche ?

Par exemple les perruquiers. Faut-il pas qu'ils nous raclent la couenne ce jour-là ? Croyez-vous qu'on n'a rien à foutre de la semaine que de se faire arracher le poil ?

C'est y pas épétant que des gueules qui se prétendent créés et mis au monde pour civiliser les âmes, soient assez bourriques, pour tenir un raisonnement pareil ? Ousqu'est votre bretelle, sacs à charbon de malheur ? Si c'est ainsi que le saint-oiseau vous éclaire, prenez une lanterne, qu'elle soit sourde ou aveugle, nous nous en foutons !

Voyez-vous ce que nous voudrions, c'est cesser de vous éclairer. Car, tas de rossards, vous êtes nourris, logés, blanchis et noircis par les turbineurs.

Et de ça, nous en avons soupé, nom de dieu !

Un bon bougre.

Vois-tu, l'ami, cette sacrée question de turbiner le dimanche, elle n'est pas de la compétence des ratichons.

Y a des patelins où sous prétexte de religion, comme l'Angleterre ou l'Amérique, on doit tourner ses pouces le dimanche.

C'est une chierie !

Est-ce à dire que les bons bougres doivent s'esquinier le troufignon sept ou huit jours par semaine, à l'affilée ?

Non, nom de dieu ! Seulement, c'est pas plus du ressort de la prétraille que de la gouvernance.

Y a qu'un moyen, c'est de donner le coup du lapin à toute cette vermine qui nous ronge. Du coup, comme nous n'aurons plus à nourrir des patrons et des rentiers, on pourra se reposer un brin dans la semaine.

Et pour garder ton exemple, on pourra aller se faire barbifier le samedi ou le lundi. Pour lors on aura son dimanche complet — et le pouce avec, — pour battre une flemme carabinée !

BABILLARDE

Trélazé, 20 mars.

Mon vieux Peinard,

La grève est finie pour l'instant, mais si l'on n'accorde rien aux ouvriers il est à peu près certain que la grève générale s'ensuivra.

Y a déjà quelques temps qu'on ronchonnait sur les carrières, après les directeurs, par suite de l'affichage dans les ateliers d'un règlement in-

certains établissements, le règlement déclarait que celui qui n'aurait pas rempli sa tâche à la fin du mois, serait à l'amende d'un sou par ardoise non fabriquée. Note que nous n'avons en moyenne qu'un centime pour la faire.

Dans d'autres boîtes, *une seule ardoise* en moins, et on te rabotte ta prime de six mois ! Ainsi, s'il te revient trente ou quarante francs dans ton semestre, *pour une ardoise*, on te les soustrait et tout est dit.

Voilà pour les fendeurs.

Pour les journaliers d'en bas, le règlement fout une mise à pied de huit jours, au gas qui perd une demi-journée sans permission : s'il y a récurrence à la porte !

C'est du propre, comme tu vois ! Aussi les caboches se montaient.

Le 17, les journaliers des petits carreaux ont commencé le branle ; ça a foulé toutes les carrières en mouvement. On n'y travaillait plus que cahin-caha.

Ou on a bien vu qu'on se moquait carrément de nous, c'est quand on a voulu se réunir dans une grande salle, que déjà à plus d'une reprise cet animal de maire avait refusé.

Tantôt c'était le préfet, tantôt ceci ou cela qui empêchait qu'on la donne.

Un moment est venu où on a tous vu qu'on se foutait de notre fiote : « Eh merde, on l'aura la salle !... » Et une sacrée bande, au moins 2,000, ou y avait des femmes et des gosses, s'en vont réclamer la clé au maire ; qui comme toujours, ne veut rien savoir.

Alors, un branle-bas de tous les diables commence ; la maison est assiégée, les cailloux volent.

« A la grande salle ! qu'on crie, nous enfoncerons la porte !... »

Sitôt dit, sitôt fait. Et aïe donc, on s'empile dans la baraque et on discute.

Le lendemain, un escadron de cuirassiers et une demi-douzaine de brigades de gendarmerie occupaient Trélazé ; berniqué, pour entrer dans la grande salle, elle était gardée par la troupe.

Alors, quoi ? Toute la journée, y a eu des réunions partielles, par carrières, à la Chambre syndicale, et on dressait un cahier de revendications.

Voilà que tout d'un coup on apprend qu'un bon bougre a été arrêté pour avoir crié : « Vive la grève ! La troupe est avec nous ! »

Nom de dieu, ça nous avait tous foutus en rage. La foule s'est portée au devant des gendarmes et des cuirassiers, réclamant le type.

Et on saisissait les chevaux par la bride ; et des gosses jetaient des pierres !

Un rien, et ça y était, ça faisait du vilain !

On s'explique pourtant et le gueulard est refoutu en liberté. On s'est alors aperçu que le cochon était soulé comme une bourrique.

Il n'y a pas eu de charge de cavalerie, comme l'ont raconté certains canards.

Le soir, l'infanterie remplaçait la cavalerie ; ils étaient armés de Lebel, et il ne s'en est pas fallu de guère qu'on les essaie sur nos carcasses.

Ça c'est terminé en eau de boudin, mais comme je te l'ai dit en commençant, y aurait rien d'épatant qu'il y ait du grabuge, d'ici peu.

Un fendeur,

Chouettes Bouquins

Il vient d'en paraître un, qui n'est pas trop mouche, quoique écrit par un bourgeois, Gaston Rayssac.

Le titre en dit long : ça s'appelle *La Marmite électorale* (1).

Ils sont deux journalaux, qui, moyennant du pognon se foutent à défendre deux candidats, l'un radical, l'autre opportuniste.

Et alors, dans le bouquin, sont chouette-ment décrits les trucs et les crapuleries, indispensables pour décrocher la timbale.

Un des journalaux pistonne son candidat : « Promettons toujours, qu'il lui fait, cela ne coûte rien. Les promesses, voyez-vous, c'est encore la meilleure huile pour faire marcher les rouages de la machine électorale. »

Tous les types sont collés au même niveau : c'est une sarabande de fricoteurs et de lèche-culs, y en a pas un qui vaille deux liards de plus que son voisin : quelles que soient leurs opinions, ils n'ont qu'une idée, mettre un doigt dans la marmite électorale.

Le mot de la fin, c'est un des journalaux qui le pousse : « Nous l'avons tout de même bien écumée, la marmite... »

Dame, oui ! C'est surtout des carottes qu'ils en ont tiré....

Certes, c'est pas un bouquin qui pourrait, d'un pauvre bougre embarbouillé de gnoleries votardes, faire un anti-votard, non. Quoique ça, il fait venir le dégoût à la bouche.

A celui qui l'aura lu, l'envie viendra de coller un molard sur la tronche du premier député qu'il rencontrera dans la rue, sans plus en demander. ..

Il n'a qu'un tort, ce nom de dieu de livre, c'est d'être chérot !

Un autre bouquin qui a paru y a déjà quelques années, c'est un *Essai de Sociologie*, que des copains avaient attribué à tort à Tchernichewsky.

Il a été écrit par un russe, qui depuis est retourné dans son putain de pays, et qui, crainte des avaros, l'avait tout simplement signé d'un mot russe qui veut dire *l'homme*.

Quoique n'étant pas de Tchernichewsky, y a de bonnes choses dans le bouquin ; surtout pour ceux qui aiment philosophailler.

Les copains peuvent se le procurer au Père Peinard pour vingt ronds.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, à 2 heures de l'après midi, réunion du Cercle international, salle Horel, 43, rue Aumaître.

— Groupe du XX^e, réunion tous les samedis, à 8 heures 1/2, 92, boulevard Ménilmontant.

Tous les dimanches, au même local, soirée familiale : conférence par un compagnon du groupe.

(1). Un volume, in-18, Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides, Paris. — 3 fr. 50, envoi franco.

— Désormais, les réunions de la Bibliothèque socialiste du XIX^e, auront lieu tous les samedis au lieu du vendredi.

— Dimanche 5 avril à 2 heures précises Grand meeting publié organisé par la Ligue des Antipatriotes.

Ordre du jour,
1° Le patriotisme et ses conséquences.
2° Le 1^{er} mai pacifique ou révolutionnaire.
3° L'Internationale des exploités et le patriotisme des exploités.

Orateurs Sébastien Faure, Martinet, Le-boucher, Brunet, Courtois, Viard, Villaret. Spécialement invités : Déroutède, Ferroul et Dumay.

— Ligue des antipatriotes, Samedi soir à 8 h. 1/2 réunion chez Normand 95 Bard Ménilmontant. Urgence,

Dimanche grande soirée familiale.

Rouen. — Le groupe se réunit désormais tous les lundis, à 8 heures du soir, dans une des salles de la Brasserie Nationale.

Il invite les socialistes de toutes les écoles à ses séances. Ne fut-ce que comme contradicteurs.

Pour éviter aux copains tout espèces d'emmerdements, ils pourront s'adresser au compagnon Lechevalier, rue Eau-de-Robec, 88, Rouen, quels que soient les renseignements dont ils pourraient avoir besoin.

Romans. — Le groupe anarchiste *Terre et Liberté*, se réunit tous les samedis à 8 heures du soir, café Lambert, place Pavigne, salle au premier.

Vienne. — Les camarades de Vienne préviennent les amis qu'ils préparent un manifeste placard qui paraîtra à l'occasion du 1^{er} mai.

Tous les compagnons ou groupes qui voudraient coopérer à la publication sont priés d'envoyer leur adhésion, copie et argent, à la Librairie Socialiste, Mme Martin, 20, rue Victor Faugier, Vienne, Isère.

Londres. — Le groupe anarchiste de langue française, du *Club autonomie*, déclare que les publications anarchistes en langue française de Londres ne sont pas l'œuvre du groupe, et qu'il ne se rend pas solidaire des polémiques engagées entre elles.

— Le groupe anarchiste de langue française, se réunira tous les lundis à 9 heures du soir, au *Club autonomie*, 6, Windmill Street.

Ordre du jour du lundi 9 avril : Le gouvernement et le mouvement anarchiste.

Les compagnons Bordes et Bourdin sont priés d'être exacts pour rendement de comptes financiers.

Petite poste. — S. Reims. — B. Roubaix. T. Quentin. — C. Alais. — S. Calais. M. Dijon. — B. Lagatellière. — B. La Machine. — C. Fumay. — D. Denain. — F. Amiens. — V. Vaise. — P. Reibel. — M. Trélazé. — B. Revin. — U. et M. Nantes. — B. Sedan. — T. Nouzon. — B. Epernay. — M. Nîmes. — C. Braux. — M. Guise. — T. Mézières. — G. Brest. — Reçu galette, merci.

DEPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Saint-Denis. — Mira, 11, Grande Rue St-Marcel, Dépôt Central

Marseille, Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce, ainsi que toutes publications anarchistes et socialistes. — Jimier, kiosque à droite place d'Aix, et dans tous les kiosques et marchands de journaux.

Cognac, Mme Desports, rue Saint-Martin. — A. Bourdin, rue Chateaubriand.

Angoulême, Bonnet, kiosque du champ de foire.

Dunkerque, A. Veuve, 19, rue du Magasin à poudre.

Montceau-les-Mines, Desalle, rue Centrale. **Hénin-Liétard,** Désoubriès, rue des Vaches. **Toulon,** Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrère, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Eglise et dans tous les kiosques.

Clermont-Ferrand, Mme Meunier, kiosque de Jaude.

Amiens, au débit de tabac de la rue de Beauvais, en face St-Charles.

Avignon, Nouveau Bazar, place du Portail Matheron. — Vigne, 2, rue des Infirmiers.

Fontenay-le-Comte, Esprond.

Brest, Dans tous les kiosques de la ville.

Nantes, Rougetet, 24, chaussée de la Madeleine

La Louvière. — Nicolas, 63, rue Hamoir-Marqué.

Nîmes, aux kiosques du Palais, du Grand Temple, et au tabac, 261 chemin d'Uzès.

Bordeaux, Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine. — Palange, 1, rue Saint-Sernin. — Cours d'Albret, au kiosque, en face la mairie.

Orléans, Guérin, 13, rue Royale.

Agen, Blouin, kiosque du centre n° 3.

Angers, dans tous les kiosques et tabacs.

Reims, M^{me} Baudet-Lenglet, esplanade Cérés, librairie, 72, rue Barbatre, kiosque du théâtre

Epernay. — Crie dans les rues ; sinon le réclamer au vendeur du « Petit Parisien ».

La Machine, Claude Bardet.

Fourchambault, Eustache Paicher.

Denain, Leprêtre, place du Commerce.

Armentières, Malfroy, rue d'Ypres.

Lille, Hayard, rue des Arts.

Vaise, Mme Vincent, 27, quai de Jayr.

Tarare, Nottin.

Thizy, Chabas, rue de l'Eglise.

Blanzay, Dumilieu.

Le Mans, Beury, 6, rue du Tunnel.

Fresseneville, Vidcoq.

Flixecourt, Wasse Duchaussoy.

Arest, Balzagette.

Limoges, Guénard, rue Neuve-de-Paris.

Tours, G. Rétif, 38, boulevard Thiers.

Grenoble, Pelet, rue Très-Cloître.

Roanne, Bertranche, rue de Clermont.

Saint-Chamond, Vincent.

Guise, Mme Moreau.

Sedan, Baiery, fond de Givonne, 44.

Revin, Badré Mauguière.

Mézières, Thomassin, 26, rue Colette.

Mirepoix, Charles Brillant.

Pamiers, Marcelin Rouaix.

Narbonne, Firmin.

Berre, Rostaing.

Troyes, Pannetier, 9, rue Colbert.

Alais, Codou, 18, rue Sabaterie.

Lyon. — Passage de l'Argue et rue Centrale ; aux kiosques de la halle des Cordeliers ; marchand de journaux, rue de la Bourse, angle de la rue Gentil ; kiosque du pont Lafaillée, côté Vaise ; rue Romarin n. 4. — Cours Lafayette, angle de la rue Tête-d'Or. — Rue Moncey, 96. — Rue Moncey, angle du cours Lafayette. — Bernard, 15, rue Moncey. — Treissenberger, 9, rue Moncey. — Rue Sébastien Griffe, entre la rue Saint-Michel et la rue Montesquieu. — Cours Lafayette, au coin de la rue Vendôme. — Kiosque du Pont Morand et quai de Retz.

Bons bougres,
lisez tous les Dimanches

LE PÈRE PEINARD

Il est en vente à Paris, chez tous les libraires et dans tous les kiosques.

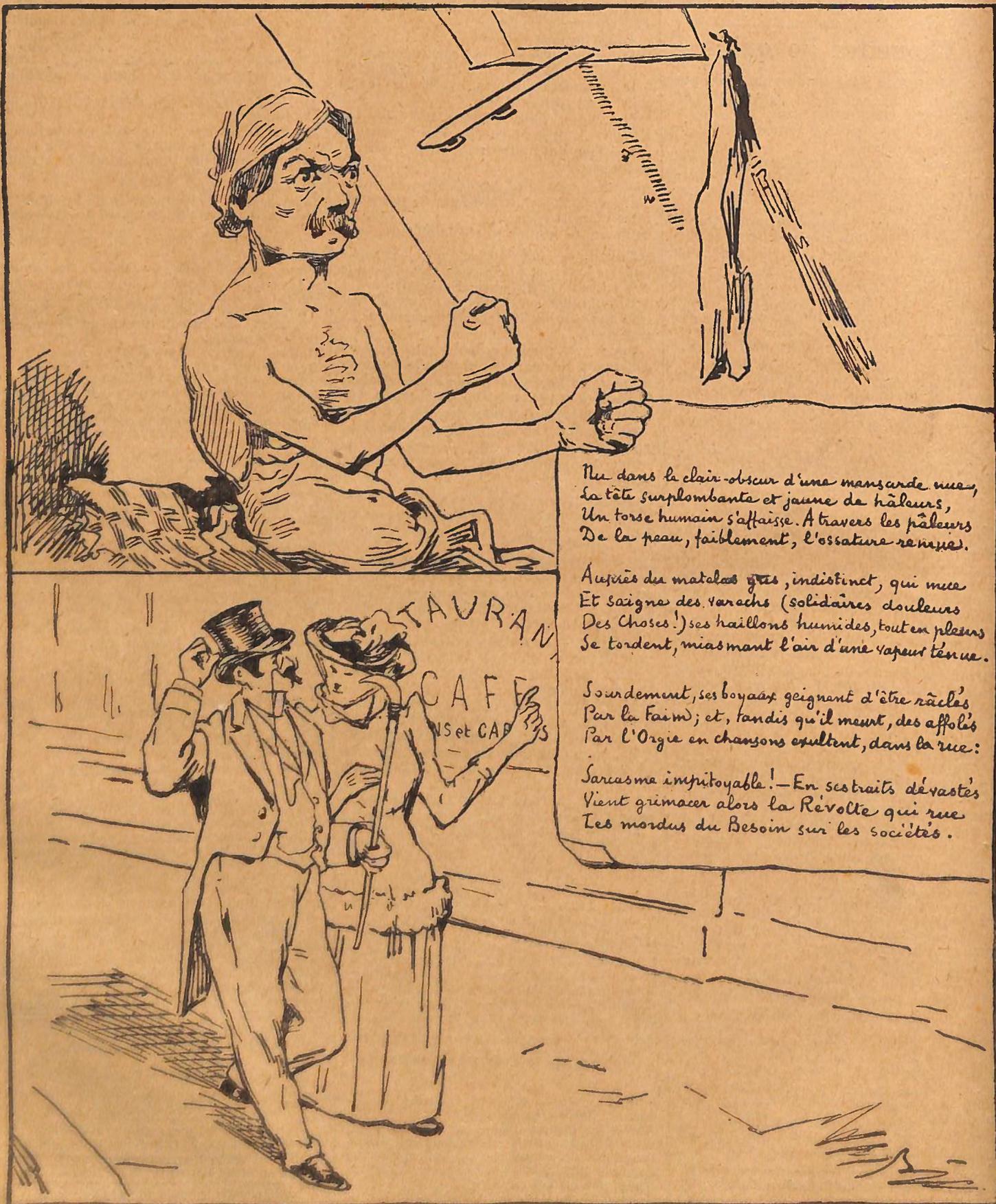
Vente en gros pour Paris :

M. BOURBIER, 11, rue du Croissant.

L'Imprimeur-Gérant : GUSTAVE MAYENCE.

Imprimerie spéciale du Père Peinard,
31, rue Cadet, Paris.

CARÊME



Nu dans le clair-obscur d'une mansarde nue,
 La tête surplombante et jaune de hâleurs,
 Un torse humain s'affaisse. A travers les pâleurs
 De la peau, faiblement, l'ossature se dessine.

Après des matelas gris, indistinct, qui meurt
 Et saigne des varachs (solidaires douleurs
 Des Choses!) ses haillons humides, tout en pleurs
 Se tordent, miasmant l'air d'une vapeur ténue.

Sourdement, ses boyaux geignant d'être râclés
 Par la Faim; et, tandis qu'il meurt, des affolés
 Par l'Orgie en chansons exultent, dans la rue:

Sarcasme impitoyable! — En ses traits dévastés
 Vient grimacer alors la Révolte qui ruse
 Les mordus du Besoin sur les sociétés.

Le pauvre bougre n'a pas bouffé gras.... Les rupins ont mangé trop maigre....